

Lukas Bärfuss

Hagard

Traduit de l'allemand par Lionel Felchlin



ZOE

HAGARD

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Koala,
traduit de l'allemand par Lionel Felchlin, 2017

Traduction de l'allemand avec
Muriel Pic (éd., préface):
Walter Benjamin, *Lettres sur la littérature*, 2016

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS
ROMANS

Les Hommes morts,
traduit par Bruno Bayen,
Mercure de France, 2006

Cent jours, cent nuits,
traduit par Bernard Chartreux et Eberhard Spreng,
L'Arche, 2009

LUKAS BÄRFUSS

HAGARD

Traduit de l'allemand par Lionel Felchlin

ZOE

Domaine alémanique dirigé par Marlyse Pietri

*Les Éditions Zoé remercient Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture,
de son soutien à la traduction de ce livre.*

prohelvetia

Titre original: *Hagard*
© Wallstein-Verlag, 2017

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2017
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia

Illustration: © Wallstein 2017

ISBN 978-2-88927-509-0

ISBN EPUB: 978-2-88927-517-5

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-516-8

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention
de subventionnement avec la Ville de Genève,
Département de la culture.*

Pour Muriel

*Il m'est indifférent de commencer d'un côté ou de l'autre ;
car en tout cas, je reviendrai sur mes pas.*

Parménide, *Fragment V*

Depuis bien trop longtemps, j'essaie de comprendre l'histoire de Philip. Je veux en percer le secret. À chaque fois j'ai échoué et je n'ai pas pu déchiffrer l'énigme de ces images qui me hantent, des images de cruauté et de comique, comme dans tout récit où le désir rencontre la mort.

Je sais tout, et je ne sais rien. Je connais la chronologie des événements. Je sais comment l'histoire commence, je connais le jour et je connais le lieu: c'est le kiosque à bretzels devant le grand magasin à Bellevue. Je sais quand elle prend fin, soit trente-six heures plus tard, tôt le jeudi matin 13 mars sur un balcon, quelque part en banlieue. Les événements intermédiaires sont aussi clarifiés: l'histoire de la fourrure, la première nuit

froide dans la voiture, le porte-monnaie égaré, la
pie, la chaussure perdue, le mathématicien japo-
nais décédé – ces faits sont indéniables. Mais les
circonstances, les conditions qui ont permis ces
événements restent obscures. Et plus j’entre dans
les détails, plus le monde dans lequel l’histoire
s’est déroulée devient flou. On pourrait penser
qu’il en va pour moi comme dans une expression
bien connue ; mais la forêt, j’y tiens, est une pure
hypothèse, un système abstrait qui n’existe pas en
réalité. La forêt se décompose en arbres, comme
le ciel se décompose en planètes, en étoiles et
météores.

Suite à mes vaines tentatives de trouver un
lien entre les images, je suis parvenu à la conclu-
sion que c’est moins cette histoire en tant que
telle que je ne comprends pas, qu’il s’agit plutôt
d’expliquer mon implication, de découvrir ce
qu’elles veulent me dire, ces visions qui me fas-
cinent, m’ensorcellent et m’ont parfois entraîné
au bord de la folie. Mon existence tient à cette
histoire, j’essaie de m’en persuader, et en même
temps je sais combien je suis ridicule, je n’ai rien
à craindre, je pourrais laisser les événements de
ces jours de mars de côté et il ne m’arriverait
rien, je pourrais continuer ma vie comme d’habi-
tude. En effet, je serais sauf si je pouvais admettre
mon échec face à l’histoire de Philip. Elle est
trop grande pour moi – bien qu’elle semble très
simple. C’est comme si j’oubliais quelque chose à
chaque tentative, un détail qui est indispensable,

comme si je perdais un signe susceptible de me mettre sur la bonne piste. Je sais combien de fois je l'ai juré en me mentant à moi-même comme un ivrogne à propos du dernier verre. Je suis un joueur aux abois qui fait distribuer les cartes une dernière fois – je veux me risquer dans une nouvelle tentative, une fois encore je ferai revivre les événements, une fois encore, puis les choses en resteront là.

Mon désir m'a tourmenté, oui. J'ai moi aussi mes obsessions, bien sûr, et comme tout un chacun je préfère les garder pour moi. Je n'ai nullement honte que certaines ne cadrent pas avec l'image que j'ai de moi et qui, au mitan de ma vie, s'accorde à présent avec celle de mes semblables : un homme avec de nombreuses faiblesses et encore plus de principes. Éros ne s'enquiert pourtant pas des images que nous avons de nous-mêmes, bien au contraire, on dirait souvent qu'il tente de les réfuter. Chacun a sa part obscure, dit-on, mais j'ai compris maintenant que, chez la plupart des gens, l'obscurité ne peut être associée au mal et la clarté au bien, il ne faut pas l'interpréter moralement. La face sombre est simplement celle à laquelle il manque la lumière, il m'a fallu longtemps pour comprendre que la nuit, les chats sont bel et bien noirs et qu'ils n'en ont pas seulement l'air, non : il leur manque la couleur. Comment m'en suis-je rendu compte ? Eh oui, mes obsessions. Je dois penser ici aux *Confessions*

de Rousseau, que j'ai lues il y a quelques années et qu'il commence, si je me souviens bien, par un récit tout à fait sincère sur sa personne, en n'omettant rien délibérément et en arguant de l'oubli pour ce qu'il ne saurait raconter. Je me souviens que je n'ai guère cru à ce dessein, je l'ai pris pour une figure de style, une déclaration, comme on dit, du bout des lèvres, et je me suis méfié de l'auteur jusqu'à ce qu'il parle de ses préférences sexuelles. Je ne parviens pas à me rappeler en quels termes, je sais juste combien ça m'a touché et que j'ai cru à ses assertions dès ce moment-là. Devrais-je donc, pour rendre mon récit vraisemblable, révéler mes perversions?

Certains aspects de l'histoire de Philip me dérangent, et ce ne sont pas les moments singuliers, salaces et absurdes qu'on y trouve aussi. C'est la futilité de certains détails dont je n'arrive pas à m'accommoder. Nombre de choses semblent presque insignifiantes et complètement banales. Ce serait plus facile pour moi si ces ballerines bleu prune n'avaient pas captivé l'attention de Philip, des chaussures ordinaires qui ne sont plus réservées aux danseuses depuis longtemps. Disponibles pour une somme modique dans tout grand magasin, cousues ou collées, avec ou sans boucles sur le cou-de-pied, dans toutes les couleurs possibles et imaginables, mates ou vernies. Et qu'elles aient été en cuir de veau dans ce cas, finement travaillées et de première qualité n'y

change rien : cette histoire commence par une paire de chaussures pour dames.

Le commencement ? C'est bien difficile à dire. Personne ne peut déterminer par quel événement une histoire débute. Au commencement Dieu créa les cieux et la terre, comme on peut le lire – mais qu'a-t-il fait avant ? Peu importe : pourquoi cela n'appartient-il pas au commencement ? Les médecins, qui remplacent Dieu par le big-bang, feront remarquer que la question est absurde, car elle présuppose le temps et qu'une telle chose n'a pas existé avant Dieu ou le big-bang. Les livres et les films prétendent à un début, mais en réalité il n'y en a plus depuis le premier commencement. Et aucune fin pour l'instant, si ça peut être d'un quelconque réconfort. L'un se coule dans l'autre ; mais la façon dont la fin d'une histoire se rattache au commencement de l'autre reste impénétrable à l'esprit humain. Quiconque veut démêler les fils de la réalité s'emmêlera lui-même les pinceaux. C'est ce que je récuse. Je veux résoudre l'énigme sans pour autant devenir fou.

Je suis un témoin de ces jours de mars, et à ce titre je vais en parler, en totalité et sans complaisance. Plus d'un élément me présentera sous un jour peu favorable, mais ça m'est égal. Je pourrais, pour paraître crédible, omettre ceci, inventer cela. Mais je ne le veux pas. Mon obsession, je dois bien l'admettre, mon obsession est la vérité. Ridicule ou non : ce sont bien des ballerines bleu

prune qui ont excité Philip. Pourquoi les a-t-il suivies? Je n'ai pas la réponse. C'était sans doute un jeu, du moins au début, anodin et sans danger, car si Philip s'était douté de ce qui allait se passer au cours des heures suivantes, il aurait immédiatement laissé la jeune femme tranquille. Il n'a pas cherché sa perte, pas même le danger, même si, quand l'heure est venue et qu'il a compris à quel fil son existence tenait, il a pris le risque sans hésiter.

Une chose est sûre : ce mardi, c'était le 11 mars, à quatre heures et quart, Philip, un homme vers la fin de la quarantaine, corpulent et ayant un peu perdu la forme ces dernières années, attendait, dans un café aux abords de la vieille ville, un certain Hahnloser. Philip ne le connaissait pas et avait seulement appris que sa petite entreprise de peinture venait de faire faillite, raison pour laquelle il devait céder une parcelle qui était en la possession de la famille depuis des générations, un petit terrain non bâti surplombant le lac. Le lieu de la rencontre ne plaisait pas à Philip, il aurait préféré la salle de réunion de sa société, mais comme il flairait une affaire rapide qui, d'après ses estimations, pouvait rapporter trente mille, et qu'il devait de toute façon être vers six heures du soir chez Belinda, qui habitait non loin de ce café, il avait accepté.

Le bistrot se trouvait dans un palais bourgeois du XIX^e siècle, un ancien hôtel de luxe datant de

l'époque de la grande expansion urbaine, où l'on avait démantelé les retranchements d'artillerie et remblayé les rives du lac. Ors et peluche rouge dominaient, un large escalier menait à l'es-trade, des mères et leurs enfants étaient attablés, devant eux des restes de sucreries, des verres de sirop et des tasses à café vides. Hahnloser se fit attendre et Philip fut tenté de se commander un morceau de gâteau dans la vitrine, mais comme il ne restait que cinq minutes jusqu'au moment convenu et qu'il ne voulait en aucun cas être surpris la bouche pleine, il se contenta d'un café dans lequel il remua deux sachets de sucre. Dix minutes plus tard, qui auraient amplement suffi pour s'enfiler une moitié de gâteau, il n'y avait toujours aucun signe de Hahnloser. Il ne répondit ni au coup de téléphone ni au message que Philip lui écrivit. Et après s'être fait confirmer par Vera qu'il avait le bon numéro, Philip passa en revue les dernières nouvelles sur l'appareil de la Malaysia Airlines, un Boeing 777 qui avait disparu le dimanche d'avant avec deux cent trente-neuf âmes à bord, quelque part dans les quarantièmes rugissants, une tragédie qui le préoccupait et l'inquiétait. À Kuala Lumpur, les autorités n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il était advenu de l'avion. Les recherches, qui d'heure en heure étaient étendues à d'autres régions, restaient sans résultat. La liste des passagers comprenait, en sus de noms chinois et malaysiens, ceux de deux Autrichiens, en réalité des Iraniens qui étaient

montés à bord avec de faux passeports. Pendant quelques heures, on les prit l'un et l'autre pour des terroristes, jusqu'à ce qu'ils se révèlent être des immigrés illégaux et que cette piste aussi ne mène nulle part. On n'avait pas découvert de débris et les taches d'huile dans le détroit de Malacca provenaient du trafic maritime habituel.

Soudain, Philip décida de faire un tour dans le bistrot, mais il ne trouva personne correspondant à la description de Hahnloser. Lorsqu'il revint à sa table, la tasse était débarrassée et une grosse femme au bonnet bleu clair avait pris sa place. Un instant, Philip resta là, hésitant, sans savoir que faire, avant de saisir finalement sa mallette, de payer au comptoir, de prendre la monnaie et de sortir dans la rue.

La ville dans laquelle l'histoire s'est déroulée est un autre point qui ne me laisse aucun répit. C'est celle où je vis depuis vingt ans, qui m'est familière et devenue une nouvelle patrie. Quand je passe devant les endroits où Philip a laissé sa trace, vois les places où son sort s'est joué, ces lieux calmes, paisibles, je remarque combien il est improbable de trouver là précisément une telle histoire. Les gens sont travailleurs et peu enclins aux extrêmes. La vie suit tranquillement son cours. Les combats qui sont menés ici ne sont guère exemplaires et rarement mortels. Si l'on devait dessiner la courbe de vie d'un habitant lambda comme une ligne tracée entre la nais-

sance et la mort, le résultat serait un trait horizontal, sans éminences ni vallons, une quête paisible et constante de la propre fin, interrompue çà et là par quelques aspérités, des tremblements dus à la maladie ou au divorce. La quarantaine passée, il est rare qu'une existence finisse autrement que par une lente combustion, qui est peut-être le mauvais terme, car il présuppose une incandescence. Rares sont les torches vives. On dirait plutôt que l'air sort petit à petit d'un ballon peu gonflé. Oui, ici aussi il y a de la misère, comme partout, ici aussi vivent des gens qui font souffrir et des gens qui souffrent. Ici aussi on entend parfois parler de ces vieillards pitoyables qui, un beau jour, trébuchent contre un meuble dans leur appartement, gisent par terre et, trop faibles pour appeler à l'aide, meurent de soif dans leur propre chambre à coucher, à l'insu de tous, jusqu'à ce qu'on les trouve, des mois plus tard, parce qu'une odeur douceuse se répand dans l'immeuble. Seuls les morts se perdent, tant qu'on vit, on ne passe pas inaperçu. Personne ne peut se cacher, et quand on apprend que des gens se sont cachés pendant des années voire des décennies pour se soustraire à la police, tel ce criminel qui logeait dans une ferme du sud de l'Italie d'où il dirigeait son syndicat, à l'aide de notes manuscrites, de minuscules morceaux de papier sur lesquels il griffonnait ses instructions et ses ordres dans une écriture microscopique, quel novice admettre au sein de l'organisation, quand

Achévé d'imprimer
en février deux mille dix-huit
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Joseph Maye, Genève